

LE TEMPS

France Mercredi 22 juillet 2009

Le PS est-il condamné à disparaître?

Par Angélique Mounier-Kuhn

Accablé par les dissensions et les rivalités internes, le PS ne devra son salut qu'à l'émergence d'un nouveau leadership, estiment les politologues français Zaki Laïdi et Gérard Grunberg

«Le Parti travailliste britannique a décliné lorsqu'il était au pouvoir; les socialistes français font de même dans l'opposition.» Sur ce constat sans appel, Manuel Valls, député socialiste frondeur, a estimé mardi dans une [tribune](#) publiée par le Financial Times que le PS, «doit changer ou mourir». Interviewé hier dans les colonnes du Parisien, l'ancien ministre de la Culture Jack Lang évoquait [«un arbre sec»](#) tandis que le philosophe Bernard-Henry Lévy enterrait carrément le parti dans le Journal du dimanche. [«Le PS doit disparaître»](#), affirmait-il. Quel avenir pour un PS miné de l'intérieur? Le point avec Zaki Laïdi, directeur de recherche à Sciences Po Paris, et Gérard Grunberg, politologue au Cevipof.

Le PS est-il en danger de mort?

«Il faut savoir ce que l'on entend par mort. Si l'on parle de mort idéologique, certainement. Si l'on pense disparition, sûrement pas», affirme Zaki Laïdi. Pour ce spécialiste, deux PS coexistent: la base, celle des élus qui est très grande, et au sommet, un appareil «sclérosé, dans une logique accélérée de déclin depuis 2002. Si la structure locale et régionale reste forte, la survie politique du parti en tant que tel est posée.» «Non, le PS ne va pas mourir», estime pour sa part Gérard Grunberg. Il rappelle que «le PS reste un très grand parti, le deuxième en France. Et ce n'est pas un échec aux élections européennes (ndlr: le PS y a obtenu moins de 17% des voix) qui suffira à signer son acte de décès». Selon lui, la crise du PS est avant tout «psychologique et morale», révélée par l'absence d'un vrai leader depuis le retrait de Lionel Jospin en 2002, l'échec du Congrès de Reims en novembre dernier, et celui des Européennes de juin passé.

Comment remonter la pente?

«Les replâtrages habituels ne suffiront pas. Il faut une rénovation profonde du fonctionnement de l'appareil, en ouvrant un véritable débat mais aussi en discutant de la façon de concevoir la politique, qui est dépassée, notamment dans la manière de se définir en opposition au président Sarkozy. Le manque de crédibilité des propositions pour combattre la crise est un problème général pour la social-démocratie européenne. Le PS doit répondre aux attentes de la société», avance Gérard Grunberg.

Zaki Laïdi ne voit pas «d'autre solution que l'affirmation dans l'opinion d'une personnalité susceptible de concurrencer la droite à la présidentielle de 2012 et de rallier les élus socialistes. Sans nouveau leader, la renaissance ne peut pas avoir lieu». Selon lui, le PS ne pourra pas faire l'économie d'une remise en cause symbolique de son nom: «Un parti peut-il encore dire aujourd'hui à l'électorat qu'il travaille à l'avènement d'une société socialiste?»

La présidentielle de 2012

«Non, il n'est pas trop tard. Nicolas Sarkozy n'est fort que parce que ses adversaires sont faibles. Et l'électorat de gauche n'a pas disparu. Si une dynamique s'installe, trois ans peuvent suffire à construire une politique», souligne Zaki Laïdi. Gérard Grunberg s'interroge: «Le PS ne manque pas de personnalités. Mais sera-t-il capable de se donner un chef légitime vis-à-vis de l'opinion?»

LE TEMPS © 2009 Le Temps SA